

RAYMOND. — Mais ce monde, où va-t-il ?  
 OLIVIER. — On n'en sait rien. Seulement, sous cette surface chatoyante, dorée par la jeunesse, la beauté, la fortune, sous ce monde de dentelles, de rires, de fêtes, d'amour, rampent des drames sinistres et se préparent de sombres expiations, des scandales, des hommes d'affaires, des ruines, des familles déshonorées, des procès, des enfants séparés de leurs mères, et qui sont forcés de les oublier de bonne heure pour ne pas les maudire plus tard. Puis, la jeunesse s'en va, les courtisans s'éloignent; alors arrivent du fond du passé, pour s'emparer de l'avenir, les regrets, les remords, l'abandon, la solitude. Parmi ces femmes, les unes s'attachent à un homme qui a eu la sottise de les prendre au sérieux, et elles brisent sa vie comme elles ont brisé la leur; d'autres disparaissent sans qu'on veuille savoir ce qu'elles sont devenues. Celles-ci se cramponnent à ce monde comme madame de Vernières, et y meurent entre le désir de remonter et la crainte de descendre. Celles-là, soit qu'elles se repentent sincèrement, soient qu'elles aient peur du désert qui se fait autour d'elles, implorent, au nom des intérêts de famille, au nom de leurs enfants, le pardon de leur mari. Des amis communs interviennent; on fait valoir quelques bonnes raisons. La femme est vieille, elle ne fera plus parler d'elle; on replâtre tant bien que mal ce mariage en ruine, on rebadigeonne la façade, on va vivre un an ou deux dans une terre; puis on revient, le monde ferme les yeux et laisse rentrer de temps en temps, par une petite porte, celles qui étaient sorties publiquement par la grande.

RAYMOND. — Comment! tout cela est vrai? Si la baronne vous entendait, elle serait enchantée.

OLIVIER. — Pourquoi?

RAYMOND. — Parce qu'elle m'a déjà dit la même chose.

OLIVIER. — Elle?

RAYMOND. — Avec moins d'esprit, je l'avoue.

OLIVIER. — Ah! (*A part.*) C'est pourtant assez spirituel ce qu'elle a fait là. (*Haut.*) Mais si la baronne connaît si bien ce monde, pourquoi y vient-elle?

RAYMOND. — C'est ce que je lui ai demandé; elle m'a répondu que des amitiés contractées autrefois l'y ramenaient de temps en temps. Madame de Santis, par exemple... est une amie d'enfance... puis elle s'intéresse à mademoiselle de Sancenau, qu'elle voudrait justement tirer de la fausse position où elle est. Cependant, avant peu elle en aura fini avec cette société.

OLIVIER. — Comment?

RAYMOND. — C'est un secret; mais d'ici à quinze jours vous apprendrez une grande nouvelle.

## SCENE X.

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE. — Monsieur de Nanjac, madame d'Ange vous demande; elle désire vous parler. (*Raymond sort.*) Ne vous en allez pas, monsieur de Jalin, j'ai à causer avec vous.

OLIVIER. — Mademoiselle.

MARCELLE. — Vous avez été sévère pour moi tout à l'heure; vous m'avez fait pleurer, que vous avais-je fait?

OLIVIER. — Rien, mademoiselle.

MARCELLE. — Ce n'est pas la première fois que vous me traitez mal. Je sais que vous avez une mauvaise opinion de moi; on me l'a dit.

OLIVIER. On vous a trompée.

MARCELLE. — Et cependant, autrefois, vous n'étiez pas ainsi pour moi; au contraire, vous trouviez souvent une bonne parole à me dire. Je croyais presque à votre amitié. Vous n'étiez pas heureux du côté de votre famille; vous m'en aviez fait la confidence... J'avais aussi mes chagrins. Il aurait dû y avoir sympathie entre nous. Pourquoi m'en voulez-vous à présent? Quelle action peut-on me reprocher?

OLIVIER. — Cette sympathie d'autrefois, mademoiselle, vous me l'inspirez toujours. Seulement...

MARCELLE. — Oh dites!

OLIVIER. — Eh bien! il faut qu'une jeune fille soit jeune fille, et ne s'occupe que des choses qui sont à la portée de son âge. Or, il y a des moments où votre conversation m'embarasse. Je ne saurais que vous répondre. J'ai donc quelquefois déploré de vous voir élevée dans un monde comme celui où nous sommes, et de vous entendre parler de choses dont vous parliez tout à l'heure.

MARCELLE. — Alors, votre sévérité était de l'intérêt; merci. Vous avez raison dans vos reproches; mais comment faire? Ce monde où je vis, je ne puis le quitter. Je n'ai plus de père, je n'ai plus de mère. Le langage que je parle est celui que j'entends depuis quatre années... Peut-être n'est-ce pas un malheur que j'aie vécu dans ce monde? En voyant tous les jours où une femme peut arriver à la suite d'une première faute, j'ai appris à ne pas commettre cette faute.

OLIVIER. — C'est vrai!

MARCELLE. — Mais cela ne suffit pas, à ce qu'il paraît, pour l'avenir surtout. Eh bien! puisque vous vous intéressez à moi, monsieur Olivier, je vous demande un conseil.

OLIVIER. — Oh! parlez, mademoiselle.

MARCELLE. — Une fille comme moi, sans famille, sans fortune, sans autre protection qu'une parente comme madame de Vernières, élevée dans le monde où je me trouve, si elle veut se soustraire aux influences, échapper aux suppositions, résister aux mauvais conseils et au découragement, comment doit-elle s'y prendre?...

Vous ne répondez rien?... Vous pouvez me plaindre, me blâmer même, vous ne pouvez pas me conseiller... Pourrai-je dire maintenant que je ne suis plus une petite fille?

OLIVIER. — Pardonnez-moi.

MARCELLE. — Je fais plus que vous pardonner, je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux avant qu'il soit trop tard. Seulement, je vous demanderai, quoi qu'il arrive, si vous entendez dire du mal de moi, de me défendre un peu, et je promets, en échange, de trouver le moyen de rester une honnête femme. Je rencontrerai peut-être un jour un honnête homme qui m'en récompensera. Au revoir, monsieur Olivier. — Au revoir et merci. (*Suzanne entre.*)

## SCENE.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE. — Je vois avec plaisir que la paix est faite.

MARCELLE, sortant. — Oui, et j'en suis bien heureuse.

OLIVIER. — Etrange fille!

SUZANNE, à Olivier. — Elle vous aime.

OLIVIER. — Moi?

SUZANNE. — Il y a longtemps.

OLIVIER. — Eh bien! on apprend tous les jours quelque chose.

SUZANNE. — Ainsi, moi je viens d'apprendre qu'on ne peut pas compter sur votre parole.

OLIVIER. — Parce que?

SUZANNE. — Parce que vous ne m'avez pas tenu l'amitié que vous m'aviez promise.

OLIVIER. — Qu'ai-je donc fait?

SUZANNE. — Monsieur de Nanjac vient de me répéter votre conversation.

OLIVIER. — Je n'ai pas parlé mal de vous.

SUZANNE. — Ceci est une subtilité. Dire à monsieur de Nanjac ce que vous lui avez dit, c'eût été lui dire du mal de moi, si, à tout hasard, je n'avais pris les devants.

OLIVIER. — Que vous importe, puisque vous n'aimez pas monsieur de Nanjac?

SUZANNE. — Qu'en savez-vous?

OLIVIER. — Vous l'aimez?

SUZANNE. — Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

OLIVIER. — Peut-être.

SUZANNE. — Alors, c'est la guerre?

OLIVIER. — Va pour la guerre.

SUZANNE. — Vous avez des lettres de moi, je vous prie de me les remettre.

OLIVIER. — Demain, je vous les rapporterai moi-même.

SUZANNE. — A demain, alors.

OLIVIER. — A demain!

## ACTE TROISIÈME.

UN SALON CHEZ MADAME D'ANGE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, SOPHIE.

Suzanne, à Sophie. — Mon notaire n'est pas encore venu?

Sophie. — Non, madame.

Suzanne. — Je vais sortir; si quelqu'un vient, vous prierez de m'attendre.

Sophie. — Mademoiselle de Sancenau.

Suzanne. — Faites entrer...

(*Marcelle entre, Sophie sort.*)

## SCENE II.

SUZANNE, MARCELLE.

Suzanne. — A quoi dois-je votre bonne visite, chère enfant?...

Marcelle. — Je ne vous dérange pas?...

Suzanne. — Vous ne me dérangez jamais. Vous savez que je vous aime, et que je serais heureuse de vous être agréable. De quoi s'agit-il?...

Marcelle. — Vous pouvez beaucoup pour moi.

Suzanne. — J'écoute.

Marcelle. — vous avez une grande influence sur monsieur de Thonnerins!

Suzanne. — Il veut bien avoir quelque amitié pour moi.

Marcelle. — Il y a quatre ou cinq ans, il avait offert à ma tante de me prendre chez lui et de me faire élever auprès de sa fille, à qui il eût voulu donner une compagne de son âge.

Suzanne. — Il m'a en effet, à cette époque, parlé de cette intention. Votre tante a refusé.

Marcelle. — Malheureusement! Si elle eût consenti, je ne serais pas maintenant dans la position où je me trouve.

Suzanne. — Que se passe-t-il donc?

Marcelle. — Je ne veux pas me plaindre de ma tante... Ce n'est pas sa faute si la bien modeste fortune que m'avaient laissée mes parents s'est trouvée peu à peu absorbée par les dépenses de la maison. Si nous comptions, ce serait moi qui lui redevrais encore; il est des soins et des affections qui se payent pas... Les ennemis d'argent finissent par aigrir les meilleurs caractères. Nous avons eu hier, après votre départ, une explication un peu amère, quand je lui ai appris que je n'aimais pas monsieur de Nanjac, que je le lui avais dit, et que je ne ferais rien pour être sa femme...

Suzanne. — D'autant plus que vous aimez quelqu'un.

Marcelle. — Peut-être! A la fin de notre explication, ma tante m'a fait comprendre que si je n'entrais pas dans ses vues, elle ne pourrait plus rien faire pour moi; et cette nuit, comme je ne dormais pas et que je cherchais les moyens de ne lui plus être à charge, tout en n'acceptant pour moi qu'une position honorable, je me suis souvenue des propositions faites autrefois par monsieur de Thonnerins. Alors j'ai pensé à venir vous trouver, vous si obligeante, et à vous prier de demander au marquis s'il ne voudrait pas faire pour moi aujourd'hui ce qu'il voulait faire il y a quatre ans... Mademoiselle de Thonnerins ne se mariera pas avant un an ou deux. Elle vit très-seule, je l'aimerai bien, elle m'aimera, j'en suis sûre, et une fois mariée, je ne doute pas qu'elle ne me garde auprès d'elle. Je suis certaine que si vous me protégez, ma petite combinaison réussira, et je vous devrai, sinon une existence brillante, du moins une existence telle que je la désire, indépendante et calme.

Suzanne. — Je verrai le marquis aujourd'hui même.

Marcelle. — Vraiment?.....

Suzanne. — Il faut que je sorte; je vais aller le voir.

Marcelle. — Oh! que vous êtes bonne!...

Suzanne. — Donnez-moi une lettre pour lui...

Marcelle. — Je vais rentrer et vous envoyer cette lettre.

Suzanne. — Ecrivez ici, c'est bien plus simple... Je vais mettre un châle et un chapeau... Préparez votre lettre, apportez-la-moi dans ma chambre... et attendez la réponse; je serai de retour dans une heure... (Elle sonne.)

Marcelle. — Je retournerai pendant votre absence chez ma tante. Je suis sortie avec la femme de chambre, sans la prévenir, et elle pourrait être inquiète.

Suzanne, au Domestique qui entre. — Si monsieur de Jalin vient, vous le prierez de m'attendre ainsi que M. de Nanjac... (Le Domestique sort; à

Marcelle.) Il pourrait arriver des visites qui nous retarderaient. Je vous attends. (elle sort.)

## SCENE III.

MARCELLE, puis OLIVIER.

Marcelle, seule, écrivant. — J'ai eu là une bonne inspiration... Que Dieu me protège!... Il me protégera... (Pendant ce temps Olivier est entré, il considère quelques instants Marcelle en silence.—Celle-ci se lève, cache sa lettre, et en se retournant voit Olivier.) Ah!

Olivier. — Je vous ai fait peur, mademoiselle?

Marcelle. — Je ne m'attendais pas à vous voir là tout à coup.

Olivier. — Vous paraissez toute joyeuse ce matin...

Marcelle. — Oui, j'ai au cœur une douce espérance, et je suis aise de vous rencontrer en ce moment, car c'est à vous que je la dois. Depuis hier, l'avenir m'apparaît sous un aspect tout nouveau.

Olivier. — Que vous arrive-t-il donc?...

Marcelle. — Vous le saurez... Est-ce que je puis avoir des secrets pour vous, mon meilleur ami?... A bientôt...!

Olivier. — Vous partez déjà?...

Marcelle. — Je reviendrai dans une heure... vous serez encore ici; je dirai à la baronne, que je vais rejoindre, de vous retenir. (Lui prenant la main.) Soyez toujours franc comme vous l'avez été hier... On ne sait pas à combien de gens peut rendre service la franchise d'un honnête homme. (Elle sort.)

## SCENE IV.

OLIVIER, SEUL.

On arrivera peut-être à définir le cœur de la femme, mais celui qui définira le cœur de la jeune fille sera véritablement fort. — Dieu sait ce que je pensais hier de cette enfant... Dieu sait ce qu'elle m'inspire aujourd'hui... (Tirant les lettres de sa poche.) en attendant, mettons l'épigramme sur ce passé mort, et que la terre lui soit légère. (Écrivant :) A madame la baronne, d'Ange... (Raymond entre.) Raymond! diable!... (Il remet les lettres dans sa poche.)

## SCENE V.

OLIVIER, RAYMOND.

Olivier. — Tiens c'est vous, mon cher Raymond! je devais vous rencontrer, je parlais de vous tout à l'heure.

Raymond. — Où donc?...

Olivier. — Chez le père de de Maucroix, avec qui j'ai déjeuné... Quand je dis je parlais de vous, je me trompe, il parlait de vous...

Raymond. — Suis-je donc connu de monsieur de Maucroix le père?...

Olivier. — Personnellement, non; mais il est lié avec le ministre de la guerre, qui lui a parlé de vous, et comme monsieur de Maucroix sait que je vous connais, et qu'en sa qualité de vieux militaire il s'intéresse à ceux qui, comme vous, portent dignement l'uniforme, il m'a demandé si je savais pourquoi vous aviez donné votre démission au ministre. Je lui ai répondu que, loin de savoir pourquoi, j'ignorais même que cette démission eût été donnée. J'ai ajouté que je doutais de la vérité du fait mais il m'a affirmé tenir la nouvelle du ministre lui-même.

Raymond. — Le fait est vrai, et si je ne vous en ai pas encore parlé...

Olivier. — Vos secrets sont à vous, mon cher Raymond, et mon amitié va jusqu'à l'intérêt, mais elle ne va pas jusqu'à l'indiscrétion. Si vous avez donné votre démission, ce qui est un acte grave, c'est que vous aviez de puissantes raisons, que la sollicitude d'un ami eût inutilement combattues. Vous vous portez bien, du reste?...

Raymond. — Parfaitement... Vous me quittez?...

Olivier. — Oui, la baronne ne rentre pas.

Raymond. — Nous pouvons l'attendre ensemble, si vous voulez.

Olivier. — Je n'ai pas le temps... j'ai une visite à faire...

Raymond. — Faudra-t-il lui dire quelque chose de votre part?...

Olivier. — Dites-lui, si vous voulez, que je lui apportais ce qu'elle m'a demandé...

Raymond. — Quelle commission mystérieuse!... Est-ce que vous m'en voulez?

Olivier. — Et pourquoi, grand Dieu!

Raymond. — C'est tout naturel. Vous avez de l'amitié pour moi, vous avez le droit de vous étonner et même de m'en vouloir si je vous cache quelque chose; pardonnez-moi, mais on m'avait recommandé le silence... quelqu'un à qui je ne pouvais pas refuser ce qu'il me demandait; et non-seulement je ne vous ai pas dit la vérité, mais hier je vous ai fait un petit mensonge: je m'accuse, puis-je mieux faire? Maintenant, je vais tout vous dire, car depuis hier je suis mal à mon aise, j'ai honte de vous avoir trompé.

Olivier. — J'aime autant que vous ne me disiez rien, et je vous en prie même.

Raymond. — C'est là une petite rancune bonne pour les enfants, mais indigne de gens comme nous, mon cher Olivier, d'autant plus qu'aujourd'hui même j'allais passer chez vous, ayant un service à vous demander.

Olivier. — Un service?...

Raymond. — Je me marie...

Olivier. — Vous!

Raymond. — Moi.

Olivier. — Et vous épousez?...

Raymond. — Devinez...

Olivier. — Comment voulez-vous que je le devine?...

Raymond. — Je vous disais bien, la première fois que nous nous sommes vus, que les renseignements que je vous demandais pouvaient avoir la plus grande influence sur ma vie. J'épouse madame d'Ange...

Olivier. — Suzanne... (Se reprenant.) La baronne...

Raymond. — Oui.

Olivier. — Vous plaisantez.

Raymond. — Je ne plaisante pas.

Olivier. — C'est sérieux alors...

Raymond. — Tout ce qu'il y a de plus sérieux...

Olivier. — C'est elle qui a eu l'idée de ce mariage?

Raymond. — C'est moi...

Olivier. — Ah! je vous fais mon compliment, mon ami.

Raymond. — Cette nouvelle paraît vous étonner.

Olivier. — J'avoue que je ne m'y attendais pas. Je me doutais bien que, quoique vous ayez voulu me détromper hier, vous étiez toujours amoureux de madame d'Ange. J'avais bien pensé que vous donniez votre démission pour rester le plus longtemps possible auprès d'elle; mais je n'avais pas supposé un seul instant qu'il pût être question du mariage.

Raymond. — Pourquoi pas?...

Olivier. — Parce qu'à mon avis, le mariage est une chose grave, et que, quand il s'agit d'engager toute sa vie sur un mot, il faut y réfléchir plus longtemps que vous ne l'avez fait.

Raymond. — Je pense au contraire, cher ami, que lorsqu'on croit rencontrer le bonheur, il faut se hâter de le saisir. Je suis libre, je n'ai pas de famille, je n'ai jamais aimé. J'ai trente-deux ans. Madame d'Ange est libre, elle est veuve, c'est une femme du monde, vous me l'avez dit vous-même; je l'aime, elle m'aime, nous nous mari- ons, c'est une chose toute naturelle, il me semble.

Olivier. — Oui! Et quand vous mariez-vous?...

Raymond. — Dans les délais légaux. Ne parlez pas de ce mariage, la baronne désire qu'il n'en soit pas question; nous comptons vivre dans la retraite; elle voulait même se marier loin de Paris. C'est moi qui ai tenu à ce que le mariage ait lieu ici, à cause de vous.

Olivier. — A cause de moi?

Raymond. — Oui, j'ai besoin d'un témoin pour me marier, et j'ai compté sur votre assistance.

Olivier. — Moi témoin de votre mariage avec la baronne, c'est impossible.

Raymond. — Vous me refusez?

Olivier. — Je pars demain.

Raymond. — Vous ne m'aviez pas parlé de ce voyage... Ah ça! qu'avez-vous, mon cher

Olivier?— Vous avez l'air tout embarrassé depuis quelques instants.

Olivier. — C'est que c'est très-embarrassant.

Raymond. — Qu'y a-t-il?... parlez...

Olivier. — Voyons, Raymond, êtes-vous bien convaincu que si je vous donnais un conseil dans une situation grave, ce ne pourrait être que pour vous être utile?...

Raymond. — Oui. Eh bien?...

Olivier. — Eh bien! croyez-moi, retardez cette union, puisqu'il en est temps encore.

Raymond. — Que voulez-vous dire?...

Olivier. — Je veux dire que, si amoureux que l'on soit, il est inutile de se marier quand on peut faire autrement.

Raymond. — En vous disant que j'aime madame d'Ange, mon cher Olivier, j'ai probablement oublié de vous dire que je l'estime...

Olivier. — C'est bien, mon cher, n'en parlons plus; au revoir.

Raymond. — Vous n'attendez pas la baronne?

Olivier. — Non, je reviendrai.

Raymond. — Olivier?

Olivier. — Raymond?...

Raymond. — Vous avez quelque chose sur le cœur.

Olivier. — Rien...

Raymond. — Si...

Olivier. — Dam! mon cher, vous n'êtes pas un homme comme tout le monde.

Raymond. — Qu'ai-je donc de particulier?

Olivier. — Il n'y a pas moyen de causer avec vous, vous tournez en mal le bien qu'on vous veut. Au moindre mot, vous prenez feu comme un canon, vous avez des raisonnements de boulet de 48, qui vous cassent bras et jambes, c'est décourageant. Je veux vous donner un conseil d'ami, que je crois de mon devoir de vous donner; vous m'arrêtez net avec une de ces réponses en marbre, comme vous seul, je crois, savez les faire. Nous ne sommes pas familiarisés avec ces caractères tout d'une pièce, nous autres Parisiens, habitués à nous comprendre à demi-mot. Vous me faites peur.

Raymond. — Eh! mon cher, le métier de soldat ne m'a pas ôté tout sens et tout esprit... Je sais encore que toute situation, c'est là ce que vous voulez dire sans doute, peut avoir deux faces, une sérieuse et une comique; jusqu'à présent j'ai pris la situation au sérieux; si elle est comique, et que je ne la voie pas, c'est la faute de mon expérience, et c'est le droit et le devoir d'un ami de me le montrer, et, croyez-le bien, quand je l'aurai vu, eh! mon Dieu, je serai le premier à en rire.

Olivier. — Vous dites cela, et vous ne ririez pas.

Raymond. — Vous ne me connaissez guère... Il arrive tous les jours qu'un homme se trompe... Eh bien! le jour où on le lui fait voir, ce qu'il a de mieux à faire, c'est d'en prendre gaiement son parti. Tout ou rien. Voilà ma devise...

Olivier. — Votre parole...

Raymond. — Ma parole...

Olivier. — Alors, mon cher, puisqu'il en est ainsi, rions.

Raymond. — J'ai fait fausse route?

Olivier. — Tout bonnement.

Raymond. — Elle ne m'aime pas?...

Olivier. — Un instant... je ne dis pas cela... au contraire, je crois qu'elle vous aime beaucoup. Mais, entre nous, ce n'est pas une raison pour vous marier, car pour elle c'est autre chose. Un mari comme vous... cela ne se trouve pas tous les jours, et il faut en essayer pas mal avant d'en trouver un.

Raymond. — Et la baronne... Contez-moi cela, cher ami.

Olivier. — Oh! ce serait bien long. D'ailleurs les affaires des autres ne me regardent pas. Tout ce qu'il m'appartient de vous dire, c'est qu'on n'épouse pas madame d'Ange.

Raymond. — Vraiment?

Olivier. — Il faut arriver d'Afrique pour avoir cette idée-là.

Raymond. — Ah! cher ami! Eh bien! vous me rendez un fier service. Je comprends pourquoi elle voulait que je gardasse le silence sur ce mariage; pourquoi elle voulait se marier loin de Paris; pourquoi elle me disait de me défier de vous.

Olivier. — Elle savait bien que je vous aimais trop pour vous laisser faire une pareille... chose sans vous renseigner un peu.

Raymond. — Savez-vous que cette femme est adroite? Elle s'était complètement emparée de mon esprit et de mon cœur.

Olivier. — Elle est très-séduisante, il faut le reconnaître; elle a un esprit charmant, elle est supérieure à toutes les femmes qui l'entourent, car c'est déjà une supériorité sur elles que de s'être introduite dans leur monde et d'y tenir la place qu'elle y tient... N'épousez pas Suzanne, mais aimez-la, elle en vaut la peine.

Raymond. — Vous en savez quelque chose, vous?

Olivier. — Oh! moi, non.

Raymond. — De la discrétion maintenant.

Olivier. — Il sera bien temps d'en faire.

Raymond. — Ce n'est plus comme la première fois que je vous ai vu; ce jour-là vous avez été discret.

Olivier. — Je vous ai dit la vérité.

Raymond. — Laissez donc!

Olivier. — Ma parole... Vous m'avez dit: Vous n'êtes que l'ami de madame d'Ange?... Je vous ai dit: Oui, c'était vrai. Je n'étais que son ami. Du reste, je ne vous connaissais pas; vous vous êtes même présenté à moi en homme qui veut tout tuer... Je n'avais pas de bien bonnes raisons pour m'intéresser à vous... Je me disais: Voilà un garçon qui est amoureux de la baronne; il est ou il va être son amant. Il repartira dans deux mois avec la conviction qu'il a été aimé d'une femme du monde, et il ira se-

faire tuer là-dessus. Bon voyage... Mais maintenant que j'ai été à même d'apprécier votre cœur-votre franchise, votre caractère vous m'apprenez que vous allez lui donner votre nom... Diab!... c'est une autre affaire, et le silence serait une trahison dont vous auriez le droit de me demander compte un jour. Je ne vous cache donc plus rien. Les choses ont suivi, je crois, leur progression naturelle; vous ne m'en voulez pas?...

Raymond. — Moi, vous en voulez, cher ami? êtes-vous fou? Croyez-bien, au contraire, que je n'oublierai de ma vie le service que vous me rendez...

Olivier. — Avec les gens amoureux on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

Raymond. — Je n'aime plus cette femme.

Olivier. — Mais il est bien entendu que tout ce que je viens de vous dire reste entre nous.

Raymond. — Naturellement. Maintenant, que me conseillez-vous de faire?

Olivier. — Dam! ceci vous regarde.

Raymond. — C'est assez embarrassant... Cependant, au point où en sont les choses, il me faudrait une raison.

Olivier. — Dans ces cas-là toutes les raisons sont bonnes. Au moment décisif vous aurez une inspiration. Du reste, à ce moment-là, elle sera forcée de vous avouer sa position. La raison sera suffisante.

Raymond. — Quelle position?...

Olivier. — Pour faire une veuve, il faut un mari, un mari mort, c'est vrai... mais un mari mort, c'est plus difficile à se procurer qu'un mari vivant.

Raymond. — Ainsi, elle n'est pas veuve?

Olivier. — Elle n'a jamais été mariée.

Raymond. — Vous en êtes sûr?

Olivier. — J'en suis sûr. Personne n'a jamais vu le baron d'Ange... Du reste, si vous voulez des renseignements certains sur elle, allez trouver le marquis de Thonnerins, puisque votre sœur le connaît... En voilà un qui doit en savoir long sur la baronne... Mais ne me trahissez pas; ce sont là de ces services qu'on se rend entre amis, mais qu'il est inutile de divulguer. Sur ce, adieu; j'aime autant qu'elle ne me trouve pas ici, elle se douterait de quelque chose, et il faut qu'elle ignore notre conversation...

Raymond. — Bien entendu. Il est inutile alors que je lui fasse la commission dont vous m'aviez chargé?

Olivier. — Quelle commission?

Raymond. — Ne m'aviez-vous pas prié de lui dire que vous lui rapporteriez plus tard ce que vous lui rapportiez ce matin?

Olivier. — Ne lui dites rien.

Raymond. — Qu'est-ce que c'était donc encore?

Olivier. — C'étaient des papiers.

Raymond. — Des papiers d'affaires?

Olivier. — Oui.

Raymond. — D'affaires d'intérêt?...

Olivier. — C'est cela. Adieu.

Raymond. — Aujourd'hui, cher ami, ce n'est

pas la première fois que vous me voyez... Vous avez donc tort de ne pas être franc jusqu'au bout avec moi... Ces papiers sont des lettres, avouez-le... (silence) voyons! pendant que nous y sommes. Plus vous m'en direz, mieux cela vaudra.

Olivier. — Eh bien, oui, ce sont des lettres.

Raymond. — Des lettres qu'elle vous a écrites, et qu'en se mariant elle désire ravoir... Allons, faites bien les choses.

Olivier. — Comment?...

Raymond. — Prouvez-moi que vous êtes réellement mon ami.

Olivier. — Que faut-il faire?

Raymond. — Donnez-moi ces lettres.

Olivier. — A vous?...

Raymond. — Oui.

Olivier. — Vous savez bien que cela ne se peut pas.

Raymond. — Pourquoi?...

Olivier. — Parce qu'on ne donne pas les lettres d'une femme.

Raymond. — Cela dépend...

Olivier. — De quoi?

Raymond. — Du point où on en est avec celui qui les demande.

Olivier. — Les lettres d'une femme sont sacrées, quelle que soit la femme.

Raymond. — Il est peut-être un peu tard pour me dire de ces choses-là, mon cher Olivier.

Olivier. — Vous trouvez...

Raymond. — Oui, quand on a commencé une confidence du genre de celle que vous m'avez faite, il faut aller jusqu'à la fin.

Olivier. — Ah! tenez, mon cher Raymond, je commence à croire que j'ai fait une sottise, et que j'aurais dû me taire.

Raymond. — Parce que?

Olivier. — Parce que vous n'avez plus envie de rire, parce que vous aimez plus madame d'Ange que vous ne le dites, parce qu'enfin votre gaieté de tout à l'heure n'était qu'un moyen de me faire parler... Vous êtes plus adroit que je le pensais. Adieu.

Raymond. — Voyons, Olivier, au nom de notre amitié, donnez-moi ces lettres.

Olivier. — Vous me demandez une chose impossible; je vous le répète, une chose indigne de vous et de moi, cela m'étonne de votre part.

Raymond. — Je vous demande tout simplement la preuve de ce que vous m'avez dit...

Olivier. — Libre à vous d'en douter.

Raymond. — Je ferais pour vous ce que je vous demande de faire pour moi.

Olivier. — Jurez-le-moi sur l'honneur.

Raymond. — Je...

(Il se tait.)

Olivier. — Vous voyez bien.

Raymond. — Vous avez raison. Eh bien! je vous jure sur l'honneur de ne pas lire ces lettres. Donnez-les-moi, je les remettrai moi-même à madame d'Ange.

Olivier. — Non.